



## Calendrier de l'avent 2014 de l'Institut Coppet lundi 8 décembre

*Réflexions philosophiques sur l'égalité*  
par Jacques Necker

**C**her ami de l'Institut Coppet,

Vous vous apprêtez à lire un extrait des *Réflexions Philosophiques sur l'Egalité*, par Jacques Necker. J'espère que vous apprécierez sa lecture en ces fêtes de fin d'année.

Une fois n'est pas coutume, ce ne sont pas les Editions Coppet qui éditent ce livre au format papier, mais les Belles Lettres.

Si le sujet vous intéresse et que vous voulez continuer à lire ce livre, c'est très simple : Vous pouvez vous les procurer

[Au format papier \(Editions Les Belles Lettres\)](#)

[Aux formats numérique – PDF, Kindle, Mobi – Editions Coppet](#)

Je vous souhaite d'excellentes fêtes de fin d'année,

Damien Theillier

### ***De l'égalité dans ses rapports avec l'ordre public avec la liberté***

La grande source des erreurs philosophiques qui ont jeté le désordre au milieu de la France, après avoir égaré ses législateurs, c'est le peu d'attention qu'on a donné au principe de la subordination dans les grands États, c'est le peu de réflexions qu'on a fait sur les conditions nécessaires à l'empire des lois et au maintien de la discipline sociale.

On a cru que la soumission d'un grand peuple aux obligations imposées par un petit nombre d'hommes, était une affaire simple, une circonstance presque sous-entendue et le résultat nécessaire des peines infligées à ceux qui enfreindraient l'ordre public.

On ne pouvait ignorer, que dans tous les pays du monde, il avait exilé des rangs, des gradations et des liens d'égards et de respect qui servaient à entretenir la subordination au milieu des sociétés politiques ; mais en se souvenant que la plupart de ces distinctions avaient été fréquemment un motif de triomphe ou d'orgueil pour les uns et un sujet d'humiliation ou d'envie pour les autres, on a fixé toute son attention sur ces rapports d'homme à homme et l'on a perdu de vue l'utilité politique des différences d'état, de rang et de fortune.

Frappés de cette manière par un seul aspect, livrés à une seule impression les nouveaux philosophes de France ont considéré toutes les inégalités comme le simple produit d'un système d'injustice et d'oppression, imaginé et soutenu par les préjugés de l'intérêt personnel.

Ils ont ensuite donné le nom de tyrannie à tout ce qui avait une fois blessé leur amour-propre, et ils ont voulu que l'on considérât comme une délivrance le règne à jamais terrible de leurs opinions et de leurs principes.

Ils se croyaient éclairés plus que d'autres par la science et par la méditation, et cependant ils se sont conduits comme les chefs d'une horde de barbares, en détruisant toutes les pompes du monde moral et en provoquant l'uniformité par un rabaissement universel.

Enfin, détournant leurs regards du plus merveilleux des phénomènes, de l'union civile et politique de vingt-cinq millions d'hommes, ils ont cru que l'ordre public pouvait être maintenu, dans un immense pays, sans aucune des gradations qui préparent aux sentiments de respect et d'obéissance, et sans aucune des séparations destinées à préserver l'autorité de toutes les familiarités qui l'avalissent.

Ils auraient cru dégrader la puissance du raisonnement, ou plutôt cette force argumentative dans laquelle ils avaient mis leur confiance, s'ils s'étaient abaissés à manager l'assistance de l'imagination ; s'ils s'étaient abaissés à faire usage des moyens, employés de tout temps envers la faiblesse humaine ; et dédaignant ainsi les leçons de l'histoire, ils ont voulu reprendre, par le commencement, l'organisation sociale et la régler toute entière sur un modèle idéal et sur un plan spéculatif qui n'avait jamais été soumis à aucune épreuve.

Cependant il était philosophique aussi de démêler, par l'observation, tout ce qu'il y avait de singulier et de mystérieux dans l'établissement de l'ordre ; il était philosophique aussi de voir ou de reconnaître que, de la part d'un grand peuple, l'habitude du respect et de la subordination ne peut jamais être un simple produit de la réflexion.

Les hommes sont rarement doués de la capacité d'esprit nécessaire pour rendre à la loi un hommage éclairé : il faut même un assez long circuit dans la pensée pour apercevoir

l'analogie de l'intérêt personnel avec l'intérêt public. Aucune éducation ne peut rendre facile, ne peut rendre au moins universelle, une perception si compliquée ; et il n'est rien de plus absurde que d'en concevoir l'espérance auprès de cette classe nombreuse de l'ordre social qui forces.

C'est donc par un sentiment, et non par une opinion, qu'on doit attacher la grande masse des hommes aux vérités conservatrices de l'ordre public.

Les conseils de l'esprit ne nous dirigent que par intervalles. Il faut les appeler, il faut les requérir, et se trouver encore soi-même en calme, pour y prêter une oreille attentive. Les inspirations du sentiment sont en nous, avec nous, à tous les instants, et c'est par elles seules que nous pouvons être gouvernés dans l'habitude journalière de la vie.

L'idée de la liberté, cette idée la plus simple et la plus séduisante de toutes, semblerait n'avoir besoin d'aucune assistance pour régner en souveraine sur l'esprit de la multitude, et cependant on a cru devoir lui attirer des partisans par des symboles extérieurs propres à fixer l'attention du peuple et à prévenir son inconstance.

L'autel de la liberté, l'arbre de la liberté, le bonnet, le drapeau de la liberté, les devises, emblèmes, tout a été inventé pour remplir ce but et pour parler aux sens. Il faut bien plus de soins, il faut bien plus de lignes visibles pour entretenir l'habitude du respect et envers la loi et envers les personnes revêtues de quelque autorité dans un grand État ; car la nécessité de l'obéissance et de la subordination est une sorte d'abstraction à laquelle il importe de donner de la vie, par tous les moyens propres à captiver l'imagination des hommes.

Or, entre ces moyens, il n'en est aucun dont l'effet soit plus certain et plus doux cependant que le spectacle habituel des différentes gradations introduites par le temps au milieu des sociétés politiques.

Il importe sans doute que ces gradations soient proportionnées à la nature du gouvernement

dont on a fait choix ; mais n'en admettre aucune ou ne les autoriser que d'une manière passagère, mobile et transitoire ; mais proscrire également et les distinctions qui dépendent de la naissance et celles qui dérivent des différences d'état, des différences de fortune, des différences d'éducation, des différences de propriétés territoriales ; rabaisser encore la dignité des places auxquelles l'administration publique est attachée, en livrant ceux qui les occupent à toutes les censures et à toutes les moqueries ; exposer même aux dérisions d'une multitude égarée le caractère imposant des ministres de la religion, et affaiblir ainsi le salutaire ascendant des premiers instituteurs de la morale ; briser enfin jusqu'aux liens qui servent à garantir le respect des enfants pour leurs pères, c'est introduire un système incompatible avec l'ordre public ; c'est, en haine de toutes les gradations sociales, établir et favoriser la plus funeste anarchie.

On a conçu l'idée d'une égalité parfaite, et l'on n'a pas songé que, pour détruire la considération de tous les dépositaires de l'autorité, il suffisait peut-être de substituer la familiarité des manières aux formes extérieures qui entretiennent les hommes dans

l'habitude des égards. Le respect est une plante étrangère à notre nature égoïste ; c'est le temps qui les a greffées l'une sur l'autre ; et une fois séparées d'une main maladroite, elles se réuniront difficilement.

Considérons encore sous d'autres rapports le sujet que je traite.

Nous aspirons en commun à un changement de situation, et tous nous aimons, nous cherchons les nouvelles perspectives : c'est le résultat, indestructible de notre organisation morale.

Nous ne sommes donc contenus dans nos vœux et dans notre ambition inquiète que par les différents cercles formés au sein des sociétés politiques dont nous faisons partie. Ces divisions conventionnelles ne sont pas séparées les unes des autres par des barrières indestructibles ; elles opposent simplement un salutaire obstacle aux dangereux efforts d'une aveugle jalousie ; et il faut bien laisser subsister quelques compartiments, au milieu de nos rassemblements immenses, si l'on veut empêcher que les nombreux habitants d'un vaste empire ne s'entremêlent avec confusion et ne virent tous au même but, ne tirent tous au même prix dans la carrière de la vie.

C'est appelés aux mêmes prétentions, ou attirés d'une manière égale vers les idées de pouvoir et d'autorité, que les hommes à l'envi se disputent leurs rôles ; et lorsque la société toute entière est composée de rivaux, lorsqu'il n'y a plus de distance entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés, aucune subordination ne peut subsister ; et c'est à la concurrence de toutes les vanités, c'est à leur émulation déréglée que l'ordre social est immolé.

Tel est l'état de la France, et telle sera la destinée de tous les pays d'une grande étendue, lorsqu'on y posera pour base de l'union politique l'égalité la plus parfaite.

Cette lecture vous a plu ?

Découvrez la suite dans les *Réflexions philosophiques sur l'égalité* de Jacques Necker.

Disponible :

[Au format papier \(Editions Les Belles Lettres\)](#)

[Aux formats numérique – PDF, Kindle, Mobi – Editions Coppet](#)

Retrouvez dès demain un nouvel extrait dans votre boîte email.